



# M

De la libération de Paris  
à la collecte pour la reconstruction

**Notre-Dame**  
Une passion américaine

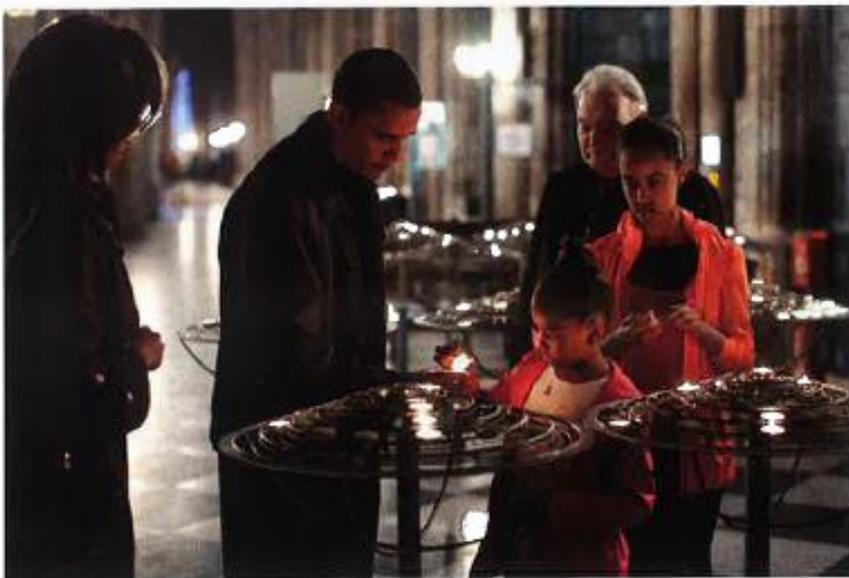
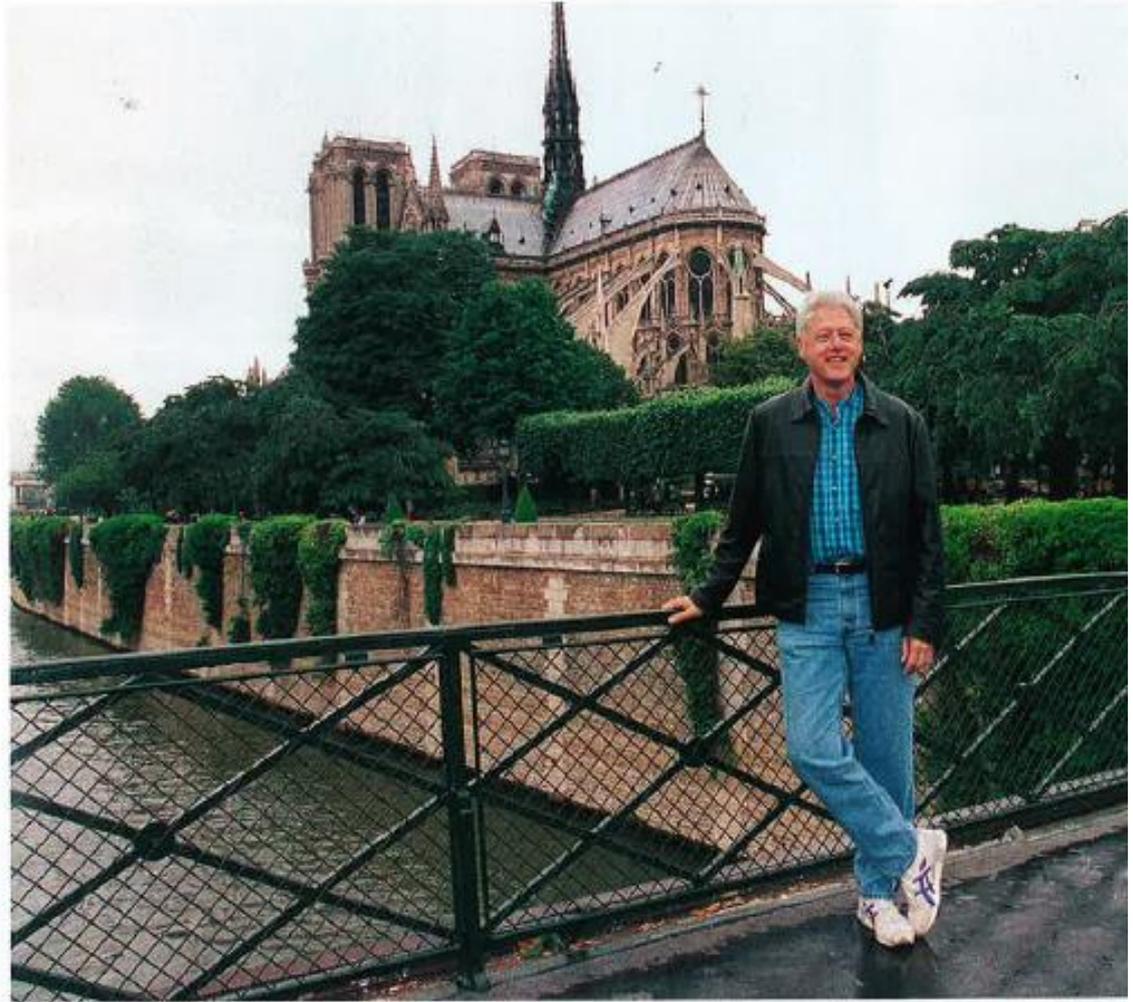


Des militaires américains à la libération de Paris, le 25 août 1944.



**Notre-Dame d'Amérique.** Si les images de la cathédrale en flammes ont fait le tour du monde le 15 avril, il est un pays où elles ont particulièrement ému l'opinion. Le monument imprègne l'imaginaire américain, de la libération de Paris aux films mettant en scène ses tours. Aux États-Unis, où le mécénat est une institution, les grandes fortunes n'ont pas attendu l'incendie pour contribuer à la rénovation de l'édifice. C'est donc naturellement outre-Atlantique que se tournent les associations chargées de collecter les fonds pour la reconstruction. **PAR ROXANA AZIMI ET STÉPHANIE LE BARS**

Bill Clinton, le 7 juin 2001, après son second mandat ; ci-dessous, Barack Obama en famille en juin 2009. L'ancien président américain a tweeté cette photo le soir de l'incendie, témoignage de sa solidarité avec la France.



**C**

OMME EN SIGNE DE DEUIL, DES JEUNES FEMMES ONT POSÉ UNE MANTILLE NOIRE sur leurs cheveux ; d'autres sont arrivés précipitamment en costume et tailleur, après le travail ; des amateurs de musique avouent être là pour le concert d'orgue gratuit. Mais, ce 26 avril, les

quelque 2500 Américains, de tous âges et de toutes confessions, rassemblés sous les coupes aux mosaïques d'inspiration byzantine de la basilique du sanctuaire national de l'Immaculée Conception, à Washington, se sentent tous un peu français.

Dix jours plus tôt, Notre-Dame de Paris s'était embrasée sous le regard hébété du monde. Le succès de cette soirée de soutien, organisée à la hâte par l'ambassade de France et plusieurs associations, dont les Friends of Notre-Dame et la French-American Cultural Foundation, a confirmé l'intense émotion suscitée de ce côté de l'Atlantique par le désastre. À l'entrée de l'imposante église, une corbeille recueille les dons, en petites coupures. Le recteur de la basilique, Mgr Walter Rossi, encore « dévasté » par le spectacle des flammes léchant les pierres quasi millénaires de « cette sœur aînée des cathédrales », a immédiatement créé une adresse de soutien sur le site du sanctuaire et versé « 170 000 dollars ».

Dans la foule, un sexagénaire discret s'efforce de répondre aux sollicitations. « Que peut-on faire ? » Depuis l'incendie, Michel Picaud n'a cessé d'entendre cette question et de la lire dans des milliers de courriels qui inondent sa boîte mail. Le responsable des Friends of Notre-Dame de Paris n'en revient pas : en quelques jours, 10 000 donateurs ont versé en moyenne 100 dollars. Avant l'incendie, l'association comptait tout juste 700 mécènes. Le jour du sinistre, la French Heritage Society, créée en 1982 pour aider à la préservation du patrimoine français, a lancé un appel à la générosité publique sur son site. En un mois, l'association a recueilli 318 760 dollars de la part de 2 449 donateurs. Début mai, elle a même reçu un don mirifique de 2 millions de dollars de la famille Lauder (actionnaire de la compagnie Estée Lauder). Même de riches mécènes occupés par d'autres causes, à l'instar des Kravis, plus portés sur l'Art déco et le mobilier xviii<sup>e</sup>, ont promis une aide importante sans en indiquer le montant. Preuve d'une compassion inédite depuis les attentats de Paris, les standards de l'ambassade de France à Washington ont été saturés. « Le feu n'était pas encore éteint que des donateurs nous demandaient à qui verser l'argent », témoignent des responsables français. Des chèques « de 10 à 1 000 dollars », des messages de sympathie, des bouquets de fleurs ont été déposés à l'ambassade.

De son bureau de l'université Columbia, à New York, Stephen Murray, professeur d'art médiéval, a découvert en direct les « images terrifiantes » de l'incendie. « C'était un peu comme celles du 11-Septembre, où l'on voit souffrir un bâtiment incarnation d'une nation. » Ce membre du conseil des Friends of Notre-Dame n'est pas étonné de la vague de solidarité qui a déferlé sur Paris. « L'attachement à un bâtiment comme Notre-Dame est viscéral, résume-t-il. Cette cathédrale est emblématique. Elle représente pour tous quelque chose qui la dépasse : joyau architectural, elle incarne la révolution de l'art gothique ; elle est aussi un lieu de mémoire, de recueillement, d'émerveillement. D'autres lui ressemblent, mais elle est la première de son genre. »

Pour Michel Picaud, qui avait tendu sa scie aux États-Unis bien avant l'incendie, cet élan est plus inattendu. Revenons

trois ans en arrière. La cathédrale réclamait déjà une intervention. Pour la restaurer, il fallait trouver 20 millions d'euros de dons privés sur les 60 millions estimés pour l'ensemble des travaux. Sa foi autant que son goût pour la collecte de fonds mènent cet ancien ingénieur à la tête de l'association des Friends of Notre-Dame fraîchement créée. Bien qu'elle ait pour vocation de lever des fonds à travers le monde, son président, qui a beaucoup travaillé outre-Atlantique durant sa vie professionnelle et connaît bien la mentalité américaine, a surtout les États-Unis en ligne de mire. Un choix calculé. Contrairement aux nations européennes, bercées par un État-providence censé pourvoir à toutes dépenses, les États-Unis se sont construits sur la philanthropie des plus fortunés. Élevés dans la tradition du « give back », les Américains rendent leur écot à la société en soutenant universités, théâtres, orchestres, associations caritatives, culturelles ou éducatives, auxquels ils ne détestent pas accoler leur nom. Une manne potentiellement digne du rayonnement universel de Notre-Dame.

Après l'incendie, le caractère religieux de l'édifice parisien, témoin des grandes cérémonies de l'histoire de France, a accentué l'émoi de cette nation croyante. Plus prosaïquement, les touristes américains qui ont visité Paris évoquent tous l'éblouissement ressenti devant ce « navire de pierres sur la Seine », comme le décrit le professeur Murray. Plusieurs générations d'Américains se souviennent aussi des films en noir et blanc tirés du roman de Victor Hugo. En 1956, dans le film à succès de Jean Delannoy, Anthony Quinn campe un inoubliable Quasimodo. Quant à la comédie musicale qui en a été tirée en 1998, elle s'est jouée à guichets fermés en 2000 à Las Vegas. Mais la grâce d'Esmeralda n'explique pas tout. Les vieilles pierres, dans ce pays qui en est dépourvu, éveillent aussi un sentiment de permanence et de profondeur historique. Jeune nation, l'Amérique chérit les balises culturelles de la vieille Europe. The Cloisters, à New York, un ensemble d'art médiéval et de cinq cloîtres européens importés sur le sol américain au début du xx<sup>e</sup> siècle et exposés grâce à la générosité de la famille Rockefeller, en sont l'une des illustrations les plus spectaculaires. Quelques jours après l'incendie, la cloche du musée a sonné par solidarité avec la cathédrale.

« Au-delà de l'expérience visuelle, spirituelle et architecturale qu'elle procure, Notre-Dame est un patrimoine historique universel : c'est un lieu qui a encore un sens au XXI<sup>e</sup> siècle pour parler d'histoire, de morale », s'enthousiasme aussi Peter Kovler. Sourire bonhomme et manières affables, le sexagénaire reçoit dans le salon richement pourvu d'œuvres d'art de sa maison cossue d'un des quartiers les plus prisés de Washington – un dessin de Picasso acquis dans les années 1960 par sa mère y côtoie les photos de famille et les poses officielles avec les Clinton ou les Obama. À la tête de plusieurs fondations, un héritage familial, le philanthrope francophile et sa femme, Judy, rentrent tout juste d'un énième voyage en France, « à Giverny, pour être précis ». « Depuis l'incendie, je me suis demandé pourquoi ce désastre avait eu un tel impact : ce n'était pas une attaque terroriste, il n'y a pas eu de morts. Je crois simplement qu'il n'y a pas beaucoup de créations humaines qui parlent à tous : la statue de la Liberté ? Le sphinx de Gizeh ? La Grande Muraille de Chine ? Et ce phénomène est accentué par la globalisation. »

« Coïncidence extraordinaire », ces donateurs passionnés, amoureux des vieilles pierres et des bonnes causes (lutte contre le cancer, le racisme, la torture...), étaient en ligne avec Michel Picaud le matin même de l'incendie. Les ...



... Kovler font partie de ces Américains qui, les premiers, ont répondu à l'appel de Friends of Notre-Dame ; bien avant que l'engouement pour les gargouilles et les vitraux de la cathédrale ne soit devenu une urgence mondiale. Pour convaincre les donateurs comme les Kovler, Michel Picaud n'a pas ménagé ses efforts. Dès mai 2017, il fait reconnaître l'association comme « *charity* », ce qui permet aux dons d'être fiscalement déductibles. « *La fiscalité avantageuse compte beaucoup dans la passion des Américains pour la philanthropie* », reconnaît sans fard M. Kovler.

**S**

ENSUIT DE LA PART DU FRANÇAIS UNE OPÉRATION DE CHARME EN DIRECTION DES MÉDIAS : reportage sur CBS News, article dans le *New York Times*. En avril 2018, à l'invitation de Christie's, Michel Picaud et André Finot, directeur de communication de la cathédrale, s'envolent pour New York. Le soir du coup d'envoi de cette semaine de

ventes, Michel Picaud a une heure, montre en main, pour présenter son projet à la foule des visiteurs. « *J'ai eu droit à beaucoup de questions, quelqu'un m'a suggéré de vendre les pierres et les gargouilles qui sont tombées au fil des ans et qui sont réunies dans ce qu'on appelle la cimetière, derrière la cathédrale* », détaille-t-il.

Malgré sa prestation, les dons n'arrivent que mollement. Ce coûteux voyage aura-t-il été inutile ? Dix jours après son retour en France, coup de fil d'une institution financière : un de leurs clients souhaite donner anonymement un million de dollars. « *J'ai passé trois jours à me demander si c'était vrai ou pas. Mais le vendredi, à 16 heures tapantes, nous avions un million de dollars* », se souvient M. Picaud. Depuis, les dons américains affluaient à un niveau plus modeste mais à un rythme régulier – ils avaient atteint 1,8 million de dollars fin 2018 –, notamment de la part de citoyens moins nantis à l'exemple de Renée Smith. De sa maison de retraite du Colorado, cette vieille dame envoie, en mars 2018, un chèque de 10 dollars. « *Je pense que la France et les Français sont beaux* », écrit-elle dans une brève lettre sur papier quadrillé. On ne saura jamais si Renée Smith a visité la France.

Cheveux poivre et sel et lunettes à monture rouge, la Californienne Susan Blake pourrait parler des heures de Notre-Dame. Cette discrète professeure d'anglais à la retraite se souvient très bien de sa première visite, à l'été 1963. Elle avait 17 ans, séjournait dans une famille française et envisageait de faire des études d'histoire de l'art. Aussi, plusieurs décennies plus tard, lorsqu'elle apprend qu'une levée de fonds s'organise aux États-Unis pour restaurer la cathédrale, elle n'hésite pas. Voilà un an, elle visite le chantier de restauration en compagnie de Michel Picaud. Le 15 avril, lorsque sa nièce lui envoie par WhatsApp une vidéo de l'incendie, elle est sidérée. « *J'ai cru que tout allait partir en fumée* », raconte-t-elle en réprimant un sanglot. Susan Blake n'est pas catholique, et la religion n'est pas son moteur. « *Ma mère nous a simplement transmis un amour de la France* », confie-t-elle.

Les Kovler aussi ont eu droit à un traitement de faveur : une visite guidée de la cathédrale et de ses combles pour leur faire réaliser l'ampleur des besoins. « *Nous avons été choqués par le mauvais état des gargouilles et du toit* », se souvient Judy Kovler, aussitôt emballée par le projet de restauration. Volubile et directe, elle trouve toutefois « *bizarre qu'il ait été si difficile de lever 20 millions de dollars avant l'incendie alors qu'aujourd'hui les dons affluent. Si le monde avait su l'état des toits !* » Toujours soucieux de savoir que l'argent de leurs fondations « *fera la différence* », les Kovler temporaient avant de verser leur prochain don à

Notre-Dame. Ces bienfaiteurs du Louvre attendent de voir où sont les vrais besoins. « *Notre contribution avant l'incendie avait du sens, là, vu les sommes en jeu, c'est différent* », avance Mme Kovler.

Cette réflexion sur le rôle que peuvent jouer les mécènes américains dans la préservation de la culture française s'inscrit dans une longue tradition. Entre l'Amérique et la France, la lune de miel remonte à la guerre d'indépendance américaine, soutenue par Louis XVI, qui accueillera Benjamin Franklin en 1778 et enverra le général La Fayette prêter main-forte à l'insurrection contre l'Angleterre. Les guerres mondiales finiront de sceller le destin commun des deux pays. L'art et plus encore l'art de vivre à la française fait fantasmer petites et grosses fortunes américaines depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle. « *L'architecture et la gastronomie françaises sont magnifiques et procurent des gratifications immédiates* », témoigne en connaisseur M. Kovler.

John D. Rockefeller, héritier de la dynastie pétrolière fondée par son père, donnera 23 millions de dollars entre 1923 et 1932 pour la reconstruction de la cathédrale de Reims et la restauration des châteaux de Versailles et de Fontainebleau. Chez les Forbes, autre grande famille américaine, la francophilie est affaire de famille. Le patriarche Malcolm, fondateur éponyme du magazine sur les grandes fortunes, achète le château de Balleroy, chef-d'œuvre de l'architecture Louis XIII construit par Mansart en Normandie et charge son troisième enfant, Christopher, alias « *Kip* », d'en suivre le (très) long chantier de restauration.

Une mission qui laisse fatalement quelques traces. « *J'aime la nourriture normande, la crème et le beurre, l'art français, les meubles français, confie aujourd'hui Christopher Forbes, depuis son confortable bureau du New Jersey, meublé en acajou Empire. Toute excuse est bonne pour venir en France !* » Cet affable sexagénaire, qui s'exprime dans un français parfait appris dans une école sélecte à Lausanne, découvre Paris à l'âge de 15 ans. « *En visitant la tour Eiffel, le Louvre, Versailles, je me suis senti soudain sophistiqué, j'avais l'impression d'être un homme du monde* », lâche-t-il. Un an plus tard, il attrape le virus du Second Empire, dont il constitue une des collections les plus importantes, qui sera dispersée aux enchères en 2016.

Voilà dix-sept ans, au détour d'un déjeuner bien arrosé, Henri Loyrette, alors président du Louvre, lui propose de prendre la tête des American Friends of the Louvre, organisation philanthropique fondée en 2002. Interloqué, et sans doute flatté, l'héritier accepte. Au grand dam de son frère aîné, Steve, qui se demande quelle mouche l'a piqué. « *Le Louvre est le musée le plus visité par les Américains après le Metropolitan*, lui rétorque « *Kip* ». *Et le dépositaire de la créativité humaine mondiale.* »

Depuis 2002, l'association des American Friends of the Louvre donne en moyenne 800 000 dollars par an pour des projets spécifiques tels que la traduction des cartels ou la conservation de la collection de pastels. Le Louvre n'est pas le seul musée à profiter de ces largesses. Toute une panoplie d'associations américaines veillent aussi au chevet de Versailles : la Versailles Foundation, créée en 1970, la French Heritage Society (anciennement Friends of Vieilles maisons françaises), la Kress Foundation, le Mississippi Commission for International Cultural Exchange ou le World Monuments Fund. Les Américains ont apporté leur obole aussi bien à l'opération de replantation du parc après la tempête de 1999 (soit quelque 500 000 euros) qu'à la restauration du théâtre de Marie-Antoinette en 2001 ou à l'exposition Jeff Koons en 2008.

L'année 2016 fut particulièrement faste pour les relations transatlantiques : l'homme d'affaires Spencer Hays donne alors 300 œuvres nabî au Musée d'Orsay tandis que le couple de conseillers en art américains Thea Westreich et Ethan Wagner offre un pan de sa collection d'art contemporain au Centre Pompidou. Plus « *modestement* », la French Heritage Society donne 350 000 dollars en 2018 pour la restauration de la galerie Mazarine à la Bibliothèque nationale de France. Quant aux jardins à la française de Chambord, ils n'auraient pas retrouvé leurs couleurs sans le ...

Des G.I. se photographient sur le parvis Notre-Dame avant de repartir aux Etats-Unis.





La cathédrale,  
un décor prisé  
à Hollywood.  
À gauche,  
Van Johnson et  
Elizabeth Taylor  
dans *Le dernière  
fois que j'ai vu  
Paris* (1954).  
Ci-dessus,  
*Le Bossu de  
Notre-Dame*  
(1996). Ci-contre,  
Audrey Hepburn  
et William  
Holden dans  
*Deux têtes folles*  
(1964).

... mécénat de 3,5 millions d'euros consenti en 2017 par Stephen Schwarzman, fondateur de Blackstone, le plus grand gestionnaire d'actifs alternatifs au monde. Pour convaincre la 45<sup>e</sup> fortune mondiale, le très diplomate Jean d'Haussonville, patron du château, a su faire vibrer quelques cordes : l'épouse du tycoon américain avait fait l'École du Louvre et le couple, qui a déjà soutenu Versailles et le Musée des arts décoratifs, passe trois semaines par an dans sa propriété de Ramatuelle. Et puis l'image du château de Chambord résistant aux inondations de 2016 avait fait le tour du monde.



**'EMPRESSEMENT SANS PRÉCÉDENT EN FAVEUR DE NOTRE-DAME NE RISQUE-T-IL PAS, TOUTEFOIS, D'ASSÉCHER CET ÉLAN ?** « Je crois au contraire que ce moment d'émotion montre la force d'attraction de notre patrimoine et que cela nous aidera à obtenir plus de dons », veut croire Jean d'Haussonville.

Catherine Pégard, la patronne du château de Versailles, en est tout aussi convaincue. Certes, début mai, sa tournée aux États-Unis pour lever des fonds a été parasitée par l'incendie de la cathédrale. À chaque rencontre, le même préambule, « pauvre Notre-Dame ! », l'a accueillie. Catherine Pégard a pourtant décidé, en accord avec Philippe de Rothschild, de reverser à la cathédrale le bénéfice d'un million de dollars d'une vente de Mouton-Rothschild initialement organisée à Londres pour le château. Un joli geste alors que le domaine cherche 1,5 million d'euros pour la restauration du bosquet de la Reine. « Notre urgence est grande, mais la leur encore plus », répond-elle.

Pas question toutefois de laisser faiblir la flamme américaine pour le château de Marie-Antoinette. Le 28 juin, Versailles accueillera un colloque sur la participation des États-Unis à la paix et leur rôle dans la philanthropie. À peu près aux mêmes dates, les équipes du Louvre présenteront à leurs amis américains leurs projets et besoins pour les cinq ans à venir, notamment la restauration des salles étrusques.

Ces derniers n'entendent d'ailleurs pas déshabiller Paul pour habiller Pierre. Christopher Forbes, qui a suivi l'incendie de Notre-Dame sur son smartphone à l'aéroport de Milwaukee (Wisconsin), ne veut pas se précipiter. « La meilleure chose à faire pour moi, c'est aider le Louvre pour le nettoyage et la restauration des Mays (peintures monumentales datant du XVII<sup>e</sup> siècle) qui étaient en dépôt à Notre-Dame », confie le milliardaire. Active mécène américaine du Centre Pompidou, la collectionneuse Suzanne Deal Booth est aussi sur le qui-vive. Depuis Londres, où elle réside désormais, elle a regardé les images de l'incendie toute la nuit. Devant son écran, cette collectionneuse, cofondatrice voilà vingt ans de Friends of Heritage and Preservation, était « effondrée ». Pour autant, elle ne s'est pas manifestée, préférant, à l'instar des Kovler de Washington, « attendre de voir ce que sera le projet ».

Si les Américains sont généreux, rien n'est pour autant acquis. « Il faut avoir des projets sérieux à défendre, assure Catherine Pégard. Ils adorent suivre les chantiers, voir les coulisses, se retrouver autour d'une cause commune. » « On espère toujours que notre argent est sagement utilisé et efficacement géré, confie Judy Kovler. Parfois, on précise ce qu'on veut financer. D'autres fois, comme pour Notre-Dame, on fait confiance aux associations. » Sous son regard approbateur, son époux ajoute : « On est vigilant en évitant d'être trop directif. » Michel Picaud confirme. Avant l'incendie, il avait fractionné le dossier de restauration

en de multiples projets. Une personne qui souhaite rester anonyme a parrainé le coq de la flèche à hauteur de 44 000 euros. D'autres ont contribué au nettoyage des statues des apôtres. « Les Américains donnent d'abord un peu pour voir comment ça se passe, précise Michel Picaud. Ils tiennent à être informés, associés. Si ce n'est pas le cas, ils cessent de donner. Ils regardent aussi votre niveau de dépenses : ils ne vous paient pas pour que vous vous tapiez la cloche à la Tour d'argent ! » Les Kovler observent aussi avec intérêt l'élan des millionnaires français pour Notre-Dame et le lancement de la souscription internationale par le président Emmanuel Macron. « En matière de philanthropie, quelque chose est peut-être en train de se passer en France », notent-ils.

Pour l'heure, l'intérêt outre-Atlantique persiste. Le 9 mai, soit près d'un mois après la catastrophe, le correspondant du *New York Times* à Paris, Adam Nossiter, livrait encore dans le quotidien une évocation émouvante de la cathédrale, décrivant en amateur meurtri les sculptures de la façade nord ou la Vierge amputée du XIII<sup>e</sup> siècle. Avec l'incendie, « le sentiment d'invulnérabilité, qui fait l'un des charmes de la ville, s'est cassé ». Le 13, au grand dam du ministre français de la culture, Franck Riester, la chaîne de télévision américaine ABC a diffusé les images exclusives de l'intérieur désolé de la cathédrale, tournées sous la houlette accommodante du général Georgelin, chargé de superviser la reconstruction par le président français. « Les

## Les donateurs observent avec intérêt l'élan des millionnaires français pour Notre-Dame et le lancement de la souscription internationale par Macron. « En matière de philanthropie, quelque chose est peut-être en train de se passer en France », notent-ils.

responsables d'ABC ont beaucoup insisté, expliquant qu'ils voulaient booster la levée de fonds. C'est dans cette perspective que le reportage, destiné au public américain, a été organisé », nous assure le général, qui se défend d'avoir voulu « se mettre en avant ». « D'autres caméras sont entrées dans la cathédrale, mais pour des documentaires pas encore diffusés », affirme-t-il aussi. S'il est encore trop tôt pour évaluer le montant exact des promesses de dons venues d'outre-Atlantique, le diplomate Stanislas de Laboulaye, chargé par le ministère des affaires étrangères de coordonner l'aide internationale, confirme la générosité sans égale des « fondations et mécènes privés américains ».

Du côté de Columbia, le professeur Murray s'active pour présenter dans le courant du mois de juin une visite panoramique de Notre-Dame grâce aux travaux au laser réalisés par l'un de ses anciens étudiants, Andrew Tallon, décédé en novembre. Les visiteurs pourront alors avoir une vision complète de l'édifice. Dans son état d'avant le feu. Flèche et toiture comprises. ●